

Le Jeudi

L'HEBDOMADAIRE LUXEMBOURGEOIS EN FRANÇAIS



Sublime David Talbot incarnant ce rôle polyphonique difficile

Rage de vivre

«Le Frigo» de Copi au Théâtre des Capucins (encore le 31 janvier)

«Le Frigo» de Copi met en scène un personnage seul, malade, condamné... Un monodrame décalé mais universel, porté à bras-le-corps par David Talbot, dans une relecture réussie de François Baldassare.

Raul Damonte Botana (1939-1987), alias Copi, artiste pluridisciplinaire franco-argentin et personnalité emblématique du mouvement gay, a écrit *Le Frigo* en 1983 alors qu'il se savait déjà condamné par le sida. La maladie est omniprésente (mais on en parle à peine) dans ce monologue que Copi a lui-même porté sur scène (son dernier rôle).

Le Frigo traite des rapports humains et de la violence endurée par l'être, évoque l'univers déjanté de la scène gay et la vision de l'artiste à travers une succession de petites scènes tragi-comiques, cruelles et décalées dans une écriture aussi trash que fantaisiste, mêlant langage cru, humour féroce et absurde. Trente ans plus tard,

Le Frigo est toujours d'actualité.

Sur scène, L., ex-mannequin devenu écrivain solitaire, reclus dans son appart qu'il partage avec sa bonne Goliatha, reçoit le jour de ses 50 ans un «cadeau» de sa mère: un frigo... gigantesque objet noir, symbole mortifère trônant au fond de la scène devenue «chambre froide» bizarrement noire elle aussi mais habitée par quelques couleurs/lumières qui surgissent directement des accessoires. Impossible à ouvrir, à déplacer ou à enlever, le frigo est un obstacle...

Carnaval!

Le compte à rebours a démarré (un réveil viendra le rappeler) et, dans un dernier sursaut pour conjurer solitude, douleur et mort, L., après avoir fait voler en éclats ses mémoires d'écrivain (et ses analyses médicales enfermées dans un petit frigo), va (re)donner vie à des mondes imaginaires, convoquant une galerie de personnages (la bonne, la mère, le chien...) familiers ou non, aimés ou non, se laissant entraîner dans un étrange carnaval...

Pour sa première mise en scène en français, le jeune François Baldassare, installé au Luxembourg, s'est emparé de ce texte fort et en propose une relecture convaincante qui emprunte

parfois au langage cinématographique, à son vocabulaire et à ses effets. Le metteur en scène parvient à faire cohabiter habilement, souvent en contrepoint, touches minimalistes et excès visuels, éléments des eighties (comme la musique) et codes contemporains, créant des réalités et des ambiances plurielles et croquant de beaux tableaux, comme la scène où tombe une pluie de rats en papier ou la scène finale en clair-obscur, baignés par de subtils jeux de lumières et de couleurs. Scénographie, costumes, habillage sonore et lumières concourent à donner relief, perspective et équilibre à cette mise en scène.

Perché sur des talons aiguilles ou pieds nus, le comédien David Talbot incarne de manière nuancée ce rôle polyphonique difficile et se livre à une belle performance physique. Il porte avec justesse et pudeur ce personnage, entre rage de vivre et mise à nu, entre trip et descente, entre excès corporels et silences habités, composant quelques beaux dialogues (avec sa mère, la psychiatre, le rat...) et créant une vraie rencontre avec le public (le comédien se rapproche et parle de face), laissant alors apparaître toute la force et la fragilité de l'être humain.

KARINE SITARZ

* A 20.00h. Réserv.: tél. 47.08.95-1.